

UNE HISTOIRE  
INSPIRÉE DE  
FAITS RÉELS

PAR L'AUTRICE  
DE SWEET SIXTEEN

# DES SAUVAGES ET DES HOMMES

The book cover features a stylized illustration of two men in profile, facing each other. On the left is a young man with light skin and brown hair, wearing a dark suit and tie. On the right is a young man with dark skin and curly hair, wearing a white headband and a feathered necklace. In the background, a silhouette of a city skyline is visible, including the Eiffel Tower. A large, stylized palm frond arches over the top right of the cover.

ANNELISE HEURTIER

casterman



Des Sauvages et des Hommes

*Pour ma chère Anne Cohen Beucher,  
ainsi que pour la subtile Anna Padivoria L.*

À retrouver en page 275 de ce livre :  
Un éclairage de l'historien **Pascal Blanchard**,  
« **Au temps des zoos humains** ».

Casterman  
Rue Haute 139  
1000 Bruxelles

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN : 978-2-203-24406-1

N° d'édition : L.10EJDN002624.N001

© Casterman 2022

Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en mars 2022, en Espagne, par Liberduplex  
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,  
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone, Espagne).  
Dépôt légal : avril 2022 ; D.2022/0053/69  
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Annelise Heurtier

Des Sauvages  
et des Hommes

**casterman**

Je remercie celles et ceux qui, par leur relecture, m'ont aidée dans la création de ce roman :  
Blandine Petit, Céline Bouju, Sandrine Beau,  
Elisabeth Guedj et bien sûr Nicolas.

# AVANT DE COMMENCER

En 1931, la politique colonialiste de la France est à son apogée et trouve peu de remise en cause. On lui prête de nombreux bénéfices politiques, économiques et humanistes, tant on est convaincu qu'elle permet aux territoires conquis de « sortir des ténèbres ».

À cette époque, la Nouvelle-Calédonie est une colonie française depuis quatre-vingts ans environ. L'administration française a parqué les Kanaks dans des réserves pour donner les meilleures terres aux colons et aux anciens prisonniers (de 1864 à 1924, l'île sert surtout de bagne où la France envoie ses criminels et déportés politiques, dont ceux de la Commune de Paris). Un code de l'indigénat très strict soumet les Océaniens à des impôts, à une multitude d'interdictions et autres travaux forcés, on vise également à éradiquer la culture et le système de croyance kanak.

Bien qu'elle soit romancée (d'où les légers changements de noms des principaux protagonistes), cette histoire se fonde sur des faits réels, l'exhibition d'une centaine de Kanaks dans un enclos du Jardin d'Acclimatation de Paris.

À ce moment-là, l'Europe connaît déjà une longue tradition d'expositions de ses populations indigènes, qui sont autant d'occasions pour les habitants – qui ne voyagent pas – de voir cet Autre qui les intrigue au plus haut point, de mener des études scientifiques sur la « race » et de confirmer les théories sur la supériorité de l'homme blanc. L'État ne souhaite cependant plus être associé aux exhibitions « sensationnelles » qui présentent ces populations comme des sauvages ou des primitifs, dans le sens où ces « monstruosités » lui semblent indignes de la mission d'éducation menée dans les colonies. C'est donc une association privée qui décide de faire venir la troupe de Kanaks. Officiellement, il s'agit pour les Océaniens de montrer leur culture aux Parisiens. En réalité, ils seront présentés comme des cannibales, dans un enclos en face des crocodiles.

Tous les documents présentés dans ce roman sont réels (sauf ceux de la page 251) et sont connus grâce au travail de Joël Dauphiné, dont l'étude très



détaillée *Canaques de la Nouvelle-Calédonie à Paris en 1931 – De la case au zoo* (L'Harmattan, 1998) m'a permis d'écrire ce roman.

Annelise Heurtier

N. B. : Le terme péjoratif « Canaque » vient du mot « Kanak », qui signifie homme, et qui avait été francisé à l'époque du bagne. L'orthographe « Kanak » n'est rétablie que dans les années 1970 sous l'impulsion du leader indépendantiste J.-M. Tjibaou. Dans ce roman qui se déroule dans les années 1930, c'est donc le terme « Canaque » qui est employé.



FÉVRIER  
1930



S'il y avait bien une chose que Georges Bartholomoy avait en horreur, c'était qu'on le dérange pendant qu'il fumait son cigare.

Installé dans un fauteuil aux accoudoirs patinés par des années de discussions animées, il venait justement d'allumer un corpulent havane. C'était une pépite réconfortante et subtile, aux notes de caramel et de cuir, dénichée par son fournisseur de la rue Saint-Honoré. Son seul défaut était le prix, dont il avait été contraint de s'acquitter avec ses propres deniers, les finances de la Fédération ne permettant plus de financer ce genre de petits plaisirs.

La porte s'ouvrit alors que Georges Bartholomoy tirait sur la deuxième des trois bouffées destinées à l'allumer. De surprise, il en avala la fumée et fut pris d'une quinte de toux pour le moins désagréable. Pour tout dire, il avait la gorge en feu.

Devant lui se tenait Maurice Seguin, ami de longue date et Secrétaire général de la Fédération française des anciens coloniaux, ou FFAC<sup>1</sup>. Les yeux écarquillés, en sueur et bras de chemise, il semblait miraculeusement délivré de cet assoupissement corporel qui le caractérisait.

— Des Canaques ! cria Seguin en dressant au plafond un index triomphant.

Bartholomoy s'était levé, moins pour accueillir son ami que pour tenter de reprendre une respiration normale. Ses yeux le piquaient, tout comme l'irritation qui lui était montée au nez. Un cigare de ce prix !

— Eh bien, quoi, des Canaques ? toussa Bartholomoy dans un mouchoir tiré de sa poche. Ils ne sont pas aux portes de Paris, que je sache !

Seguin s'avança vers son ami et lui empoigna les bras.

— La voilà, la solution à nos problèmes de trésorerie. Des Canaques ! Des Canaques à Paris !

Bartholomoy se débarrassa de l'étreinte de Seguin pour déposer son cigare éteint dans un cendrier en nacre rapporté du Tonkin ou de Cochinchine, il ne savait plus, avec le temps et le développement de l'empire colonial, la

---

1. La FFAC était une organisation regroupant des fonctionnaires et militaires ayant servi dans les colonies françaises.

Fédération était devenue un vrai cabinet de curiosités.

— Eh bien, explique-toi ! C'est insupportable, à la fin.

Seguin se dirigea vers le canapé et se laissa tomber à sa place habituelle, côté droit, au plus loin de la cheminée (il transpirait toujours tellement qu'il fuyait toute source de chaleur superflue).

— Bien. Tu n'es pas sans savoir que l'année prochaine se tiendra l'Exposition coloniale, au bois de Vincennes.

Bartholomoy ne prit même pas la peine de répondre. Évidemment. L'Exposition coloniale de 1931 était déjà de toutes les conversations. Entièrement dédiée à la gloire de la mission civilisatrice de la Troisième République, elle s'annonçait grandiose. L'événement de la décennie. Deux cents colonies y seraient représentées, du Gabon à la Guyane, en passant par le protectorat du Maroc ou les Indes. Chacune d'entre elles occuperait un pavillon fidèle à l'architecture de son territoire. Aux dernières nouvelles, un mini-chemin de fer et quarante-six bateaux seraient affrétés pour le plus grand plaisir des visiteurs, sans compter les restaurants, les fêtes et les parades dans les rues. Les Parisiens vivraient une expérience unique : faire le tour du monde

en une journée, tout en bénéficiant d'une leçon de choses et d'humanité. Encore une preuve que les bienfaits de la colonisation s'étendaient bien au-delà des frontières des territoires concernés.

Seguin reprit :

— Je tiens de source sûre qu'aucun Canaque ne sera envoyé. L'édification du pavillon de Nouvelle-Calédonie va déjà coûter plus de 375 000 francs, les conseillers généraux de l'île ne peuvent pas déboursier un centime de plus.

Il ménagea une pause mystérieuse, qu'il employa à rouler les pointes de sa moustache relevée aux extrémités, façon 1900.

— C'est notre chance, Georges. Profitons de ce manque pour faire venir une troupe !

— Mais pour quoi faire ? s'esclaffa Bartholomoy.

— Comment ça, pour quoi faire ? Pour les exposer, voyons ! Les Canaques ont toujours eu beaucoup de succès, tu sais bien.

Bartholomoy hocha la tête. Lui-même gardait un souvenir vivide de la dernière exhibition de Canaques, en 1889, alors qu'il avait huit ou neuf ans. Par la suite, il avait passé plusieurs semaines à « jouer aux Canaques » avec ses frères, et tous s'étaient beaucoup amusés à terrifier la femme de chambre, à grand renfort de grimaces et de hurlements.



— Nous offrirons un spectacle autrement plus passionnant que celui d'indigènes présentant benoîtement leur artisanat, poursuivit Seguin. Des Canaques ! Des Canaques assoiffés de sang !

Amusé, Bartholomoy enfonça ses pouces dans les poches de son veston.

— Des Canaques assoiffés de sang ? Tu sembles oublier un détail. Le maréchal Lyautey l'a dit lui-même, « aucune monstruosité indigène indigne de la République » ne sera tolérée dans l'enceinte de l'Exposi...

D'un geste de la main, Seguin coupa la parole de son ami.

— Attends, je n'ai pas terminé.

Il inclina son buste en avant, offrant à Bartholomoy le spectacle peu engageant de son front luisant de transpiration :

— Écoute, car c'est là que réside toute la subtilité de la manœuvre. Pour garder la main sur le contenu de l'exhibition, nous exposerons les Canaques *en marge* de l'Exposition coloniale. Au Jardin d'Acclimatation, à côté des crocodiles. Je viens d'en obtenir la confirmation : il est possible de louer un enclos, à un prix tout à fait raisonnable.

Seguin se rengorgea. Bartholomoy se leva et alla se poster près de la fenêtre, ourlée de rideaux aux

motifs géométriques qu'avait choisis son épouse, toujours au fait des tendances. Elle avait un goût très sûr, quoiqu'un peu dispendieux. Mais les deux n'allaient-ils pas de pair ?

Bartholomoy jeta un œil distrait dans la rue. Faire venir des Canaques serait fort coûteux. Et rien ne garantissait le retour sur investissement. Les finances de la Fédération étaient suffisamment mauvaises pour qu'on ne monte pas de tels projets sur un coup de tête. Or, en tant que président de la Fédération, Bartholomoy se devait d'agir avec circonspection. Mesure. Discernement.

Dans cette optique, il demanda :

— Et pourquoi pas des girafes ou des hyènes ? Ce serait tout aussi exotique. Et plus raisonnable, à tout point de vue.

— Mais pour le frisson, mon ami ! Le frisson ! s'exclama Seguin en levant les bras au ciel.

Son œil gauche se plissa, sa voix se fit plus compacte :

— Tu sais que je suis toujours très introduit dans les salons. J'ai appris qu'André-Paul Antoine et Robert Lugeon allaient bientôt présenter un court-métrage tourné aux Nouvelles-Hébrides. Nouvelles-Hébrides ou Nouvelle-Calédonie, pour le quidam, c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

— Certes.

— Le film s'intitulera « Chez les mangeurs d'hommes ». Il promet des scènes... croquantes. Voilà de quoi relancer la mode des Océaniens ! Et préparer le terrain pour notre exhibition.

Bartholomoy s'avança vers le canapé pour gourmandiser son ami.

— Voyons, Seguin, toi et moi sommes bien placés pour savoir que grâce aux bienfaits de notre présence auprès d'eux, les Canaques ont fini par se débarrasser de cette fâcheuse manie d'anthropophagie.

Seguin arqua un sourcil malin :

— Oui, mais le public, lui, l'ignore.

Bartholomoy acquiesça, pensif. C'était un fait somme toute curieux : malgré leur engagement (forcé, certes) aux côtés de la patrie pendant la Grande Guerre, on persistait à prendre les Canaques pour les pires sauvages que la terre ait jamais portés. En vérité, on semblait même y prendre un certain plaisir. Ou un plaisir certain.

Seguin se leva en ahanant, avant de venir se poster en face du président.

— Le public veut du frisson, le public veut se faire peur, le public veut voir...

Il marqua une pause :

— ... des bêtes.

Puis il lui passa un bras autour de l'épaule, comme pour mieux l'entraîner dans ses pensées.

— Offrons-leur. Offrons-leur un voyage dans les tréfonds de l'inhumanité. Les cannibales de Nouvelle-Calédonie. Ne vois-tu pas la foule qui se presse contre les grilles, les épouses qui frémissent au bras de leur mari, les enfants à qui l'on promet des crocodiles, des sauvages ET des cornets de friandises ?

Bartholomoy imaginait parfaitement la scène. Les indigènes pourraient danser le pilou-pilou et dévorer de la viande à mains nues.

— Nous pourrions faire un prix, s'emballa Seguin. Crocodiles et Canaques, 8 francs les deux visites. Ou même un abonnement, pour venir chaque dimanche. Je vais faire des calculs précis. Mais je suis persuadé qu'avec un peu d'habileté, il est possible de dégager un joli bénéfice. Qui nous permettrait de rembourser nos dettes et de financer nos prochaines actions. Depuis le temps qu'on annonce la construction d'un orphelinat à Toulouse !

Bartholomoy cacha son malaise en retournant chercher son cigare. L'installation de la Fédération dans ce nouvel appartement de deux cents mètres carrés n'avait peut-être pas été sa meilleure décision.

— Pourquoi pas, marmotta le président. C'est à considérer.

— C'est à considérer rapidement ! Une telle entreprise nécessite de l'anticipation. Il faut plus de deux mois pour rallier la France depuis la Nouvelle-Calédonie. Sans compter qu'on doit obtenir l'accord de Guyon.

À ces mots, Bartholomoy reprit une posture assurée. Sur ce plan, ce ne serait qu'une pure formalité. Le gouverneur de Nouvelle-Calédonie, Joseph Guyon, était un ami. Il en ferait son affaire.

— Alors, fournis-moi des chiffres. En plus du voyage, il faudra les loger, les habiller, les nourrir. Les ignames ne poussent pas sur le Champ-de-Mars.

Il attrapa une allumette dans le pyrogène en bronze, qu'il frotta contre la partie rugueuse pour enflammer le bout de son cigare. Une odeur réconfortante se déroula aussitôt.

Des Canaques.

Pourquoi pas.

Et surtout, quoi de plus concret pour soutenir la mission civilisatrice de la colonisation, à l'heure où certains illuminés se permettaient d'émettre des protestations ? Montrer au peuple parisien dans quel état primitif on avait trouvé ces

populations serait bien plus efficace que la meilleure des argumentations.

Bartholomoy tira une longue bouffée de son cigare.

Sans compter que les Canaques seraient sûrement très heureux de venir à Paris.

Oui, examiné sous cet angle, c'était presque une bonne action.

JANVIER  
1931





# 1.

Jean Pourrot tira sa montre à gousset de la poche de sa veste. Le cadran indiquait 9 heures passées de six minutes, ce qui faisait exactement six minutes de trop à suer sur le perron de cet hôtel, à attendre qu'on vienne le chercher. Diable, qu'il faisait humide dans ce pays ! Pour un peu, il aurait presque envié ces indigènes qui semblaient ne jamais souffrir du climat.

Enfin, un peu seulement, car, bien entendu, le sort de ces pauvres diables n'était guère désirable. Tout comme le sort de quiconque habitant sur ce territoire, d'ailleurs. Pas étonnant que Napoléon y ait établi un bain. La chaleur était torride, les villes délabrées et la nourriture infâme. Sans compter les puces et les moustiques, qui ne paraissaient nourrir aucune autre ambition que de torturer la population. Raison de plus (s'il en fallait) pour s'acquitter au plus vite de la mission que la FFAC lui avait confiée.

Jean Pourrot était chargé de ramener une troupe de Canaques à Paris et il entendait bien être à la hauteur des attentes fixées. Il n'avait pas droit à l'erreur, il *devait* faire les bons choix. Le président Bartholomoy avait été très clair : le succès de l'opération (et la somme rondelette qui lui avait été promise) en dépendrait.

Après une semaine passée à lutter contre le mal de mer, Pourrot avait donc mis à profit les deux mois de voyage en bateau pour préparer au mieux son affaire.

De nature besogneuse et appliquée, il avait commencé par se documenter : essais ethnographiques (le travail du pasteur Leenhardt<sup>2</sup> était remarquable), rapports économiques, revues scientifiques, politiques et sociaux, mais aussi quelques romans, dont une fiction récemment parue et qui rencontrait son petit succès à Paris. C'était Seguin, le Secrétaire général de la FFAC, qui la lui avait remise d'un air entendu, en lui indiquant que cette histoire de sorciers, ou *Takata*, était tout à fait *représentative des attentes du public parisien*.

Sans grande surprise, on y découvrait les Canaques décrits comme des « gorilles », des « guenons »

---

2. Pasteur et ethnologue français, il passa plus de vingt ans en Nouvelle-Calédonie en tant que missionnaire protestant. Il s'intéressa de près au peuple Kanak et publia de nombreuses études et ouvrages.

dénués de tout sentiment humain, uniquement occupés à danser comme des enragés, à dévorer la chair de leurs semblables ou à se livrer à des accouplements frénétiques.

Pourrot, qui pensait pourtant en avoir vu d'autres pendant ses nombreuses années de service aux quatre coins du monde, avait presque cru à une plaisanterie. La FFAC ne pouvait tout de même pas *sérieusement* envisager qu'il ramène des autochtones correspondant à cet imaginaire !

À moins qu'il s'agisse d'une manœuvre destinée à ne pas le payer ? C'était mal le connaître. Il n'était pas homme à se laisser berner. De toute façon, cela ne se produirait pas, car il avait déjà tout prévu. La FFAC aurait le spectacle qu'elle réclamait.

Un bruit de pas tira Pourrot de ses pensées. Quelqu'un sortait de l'hôtel, un Européen buriné par le soleil et accablé d'un costume informe, cigarette pendant au coin des lèvres. Tout, dans sa tenue et sa manière d'être, indiquait qu'il était chez lui à Nouméa. Ils se saluèrent d'un signe de tête.

Pourrot ne put s'empêcher de se demander ce que cet homme était venu faire dans cette galère. Peut-être était-ce un aventurier ayant voulu tenter sa chance dans le coton ou le café ? Ou le fils d'un ancien bagnard. Après tout, à leur sortie, on leur avait donné les terres des indigènes.

Quelle étrange chose de se dire que sa mythologie familiale était bâtie sur des insurrections, des meurtres ou des cambriolages ! Instinctivement, la main de Pourrot se serra autour de la poignée de sa mallette. Ce n'était pas le moment de se la faire voler. Elle contenait des dossiers de la plus haute importance, dont les « profils types » qu'il avait établis et dont il était particulièrement satisfait. Il s'apprêtait justement à présenter ce travail au commandant Harel, chef du Service des affaires indigènes de la gendarmerie. Les gendarmes connaissaient très bien les tribus et leurs habitants. Pourrot comptait sur eux pour lui dénicher une première série de candidats, à partir de laquelle il pourrait constituer sa propre sélection.

Enfin, si quelqu'un daignait venir le chercher.

Du pied, il se gratta le mollet. Il fallait absolument qu'il se procure une nouvelle fiole de pétrole. Depuis qu'il n'avait plus rien pour se frictionner les jambes, les moustiques le dévoraient. Une des piqûres s'était même déjà transformée en petite plaie, fort déplaisante d'aspect.

Voilà précisément le genre de détails sur lequel il avait prévu d'être vigilant. Ses recrues devraient être en parfaite santé. La colonisation ne pouvait pas être associée à la vision d'indigènes

souffreteux ou de vieillards cacochymes. Et puis, le public venait pour frissonner, pas pour s'apitoyer.

Il voulait des hommes dans la force de l'âge, des hommes à la démarche brutale et compacte, convoquant dans leurs pas l'obscurité de la forêt et la puissance de la vie sauvage. Il voulait des muscles saillants et des arcades sourcilières proéminentes, à l'image des descriptions relevées dans ses lectures. Des dents aiguisées seraient un plus indéniable, même si l'idée d'examiner toutes ces mâchoires ne l'enchantait guère.

Concernant les Popinées<sup>3</sup>, il avait décidé de ne retenir que des femmes mariées. Le spectacle devait être familial, il aurait été tout à fait contre-productif de présenter des jeunes filles dénudées, vision potentiellement agréable mais à laquelle aucune mère de famille un peu sensée ne souhaiterait soumettre son époux.

Pour les enfants, il hésitait encore. Un couple avec un bambin aurait certes été du meilleur effet. Les visiteurs auraient été attendris, et tout ce qui suscitait l'émotion, quelle qu'elle soit, était bien-venu. Mais il faisait froid à Paris, et il ne fallait pas négliger le risque que l'un ou l'autre leur claque

---

3. Terme employé pour désigner les femmes Kanaks.

entre les doigts. La société avait changé. Une affaire telle que celle de cette petite Fuégienne morte dans son enclos deux mois à peine après son arrivée, pendant l'Exposition universelle de 1889, ne passerait plus inaperçue. Et tôt ou tard, cela lui retomberait dessus.

Il verrait au cas par cas, en fonction de la robustesse et de l'intérêt des enfants qui lui seraient présentés.

La question des Chefs l'avait taraudé davantage. Les Canaques vivaient en tribu, sous l'autorité de Chefs. Si ses recrues venaient de différents endroits, comment faire coexister plusieurs meneurs au sein de la troupe ? Sans compter la barrière de la langue. Selon les documents qu'il avait compulsés pendant le voyage, on faisait état de plus de vingt-huit langues en Nouvelle-Calédonie. Comment tout ce petit monde arriverait-il à se comprendre ? Comment être sûr qu'ils ne finiraient pas tous par se taper dessus ?

Sur ce point, son entrevue avec l'adjoint du gouverneur l'avait rassuré. L'administration française avait depuis longtemps pallié ce problème en désignant elle-même les Chefs de village. Il n'y avait plus vraiment de risque de les voir s'entretuer pour Dieu sait quelle tragédie folklorique. Désormais, les dirigeants de clan ne

faisaient plus grand-chose d'autre que maintenir un peu de discipline ou recueillir les impôts. Quant à la barrière de la langue, elle n'existait plus ! Grâce à l'instruction providentielle de la République, tout le monde parlait français, même approximativement.

Enfin, et il s'agissait certainement du facteur déterminant, il faudrait choisir les plus dociles. Les Canaques étaient connus pour ne pas se laisser faire, et il était hors de question de se retrouver avec une insurrection sur les bras – celles de 1878 et 1917 avaient suffi<sup>4</sup>. En fin stratège, Pourrot avait donc décidé de ne recruter que dans certaines zones de l'archipel, là où les indigènes étaient réputés moins contrariants. Il pensait au district de Canala, mais surtout aux îles Loyauté. Là-bas, les autochtones nourrissaient moins de ressentiment, car on ne leur avait pas retiré leurs terres pour les donner aux bagnards ou aux colons. On n'avait pas déplacé leurs villages ou balayé leurs coutumes. Tous ces menus aménagements constituaient pourtant une chance ! Mais comme

---

4. En 1878, les Kanaks se révoltent contre les colons. Mené par le Grand Chef Ataï, l'insurrection (200 morts chez les Européens et plus de 1 000 chez les Mélanésien) ne fera qu'éloigner encore les deux communautés. En 1917, une nouvelle révolte a lieu, motivée par la pression de la guerre sur la Nouvelle-Calédonie (réquisition des Kanaks sur le front et difficultés de ravitaillement locales). Là encore, elle se solde par de la violence et des morts.

toujours en pareil cas, ces malheureux ne s'en rendaient même pas compte.

Enfin, la silhouette cahotante d'un véhicule de gendarmerie s'immobilisa devant l'hôtel. Pourrot rajusta son salacot<sup>5</sup> et se passa un doigt humide sur les sourcils.

Si tout allait bien, dès le lendemain, le recrutement pourrait commencer.

Ensuite, il faudrait faire vite. S'il voulait mettre toutes les chances de son côté, il fallait que les recrues montent d'elles-mêmes dans le paquebot. Pour cela, il emploierait les moyens nécessaires. Ne pas leur donner le temps de réfléchir en était un. Parmi d'autres.

---

5. Chapeau colonial.



## 2.

Assis à l'ombre d'un mandarinier, Edou profitait de l'absence de surveillance pour se reposer. Comme souvent, il avait été réquisitionné pour effectuer les travaux de la « collectivité ». Cette fois, il s'agissait de déblayer un chemin menant à la principale caférie du district, dans laquelle il serait bientôt « invité » à venir cueillir les cerises de café.

Edou n'avait aucune envie de réaliser ces travaux. La collectivité, c'était le village, le clan, c'était construire une maison ou une Grande Case, tous ensemble. Cela avait du sens. La collectivité, ce n'était pas travailler pour les blancs. Et encore moins gratuitement. De temps à autre, il lançait un petit caillou sur le dos d'Henri, qui avait été mobilisé avec lui sur le chantier.

Edou était très adroit. Le caillou atteignait toujours sa cible.

Le quatrième projectile (pile entre les omoplates) eut raison de la patience d'Henri. Il se retourna, brandissant une pelle exaspérée :

— Continue et je te l'écrase sur la face !

— Vise plutôt le bras, ironisa Edou. Je serai peut-être dispensé de corvée.

Henri allait rétorquer à son ami qu'il arrivait manifestement bien à s'en dispenser sans l'aide de qui que ce soit, quand un bruit familier l'en empêcha. Reconnaisant le vrombissement d'une mobylette de gendarme, Edou se leva en hâte et empoigna sa pelle. Ce n'était pas le moment d'être pris en train de lambiner : ces temps-ci, les fonctionnaires avaient la main leste et, au village, on ne lui pardonnerait pas une nouvelle amende. Rien que depuis la dernière plantation des ignames, il en avait reçu deux : la première parce qu'il avait été pris hors de la réserve sans autorisation, la seconde pour « trouble à l'ordre public » alors même qu'il ne faisait que s'expliquer — un peu fort, d'accord — avec un Javanais qui se servait dans sa tarodière.

Tout en feignant de pelleter avec ardeur, les deux garçons observaient l'engin fendre l'air vibrant de chaleur. Pas de doute, c'était pour eux que le gendarme venait. De toute façon, à part à la caférie, ce chemin de terre rouge ne menait nulle part.

Henri jeta un œil noir à Edou. En général, les gendarmes ne se déplaçaient pas pour échanger des colliers de coquillages. Si on leur collait une amende parce que les travaux n'avaient pas suffisamment avancé, il ferait payer la sienne par Edou.

Quelques secondes plus tard, l'agent s'immobilisa devant les garçons, à califourchon sur une mobylette qui ne semblait tenir debout que par l'intervention du divin.

Edou se tranquillisa quelque peu en reconnaissant le capitaine Dubois, un Lorrain aux mollets ronds comme des papayes et qui était facile à amadouer, surtout avec du bougna au cochon sauvage.

Dubois ne prit pas la peine d'éteindre le moteur ni de descendre de la mobylette. Il paraissait pressé. Pointant Henri, il beugla :

— Henri ! Tu arrêtes tout ! Tu poses ta pelle et tu vas au poste. Immédiatement !

Henri resta quelques secondes figé, le temps de digérer l'information.

— Comment ça, au poste ? bredouilla-t-il finalement avec quelques allers-retours visuels inquiets entre Edou et le capitaine. J'ai rien fait, enfin si, justement, c'est moi qui fais tout et...

Le gendarme partit d'un rire inversement proportionnel à la drôlerie de la situation.